
CHRONIQUE DE BRUXELLES

Le Salon des Aquarellistes, qui s'est fermé au commencement de décembre, aura été un des plus remarquables qu'on ait vus depuis les quarante ans d'existence de nos colorieurs de Whatman. M. Jacob Smits exposa une *Salomé*, une *Fuite en Egypte*, un *Repas de paysans* et un *Portrait d'enfant* à classer parmi ses maîtresses œuvres. Ce probe artiste, dont j'eus plus d'une fois l'occasion de vous entretenir, suit depuis quelque temps une voie crânement progressive. Sa couleur, tant celle à l'huile que celle à l'eau, s'harmonise, se dépouille de certaine dureté ou contrainte, acquiert du moelleux, du velouté et de la vibration. Pour s'affirmer coloriste, le peintre n'a plus recours à de trop faciles oppositions d'ombres opaques et de rougeoyants clair-obscur, il semble aussi avoir renoncé à de puérils soucis de procédés néo-rembrandtesques. Actuellement il marque au premier rang des peintres belges ou plutôt des peintres du Nord, car bien que calé depuis longtemps en terre flamande, Jacob Smits est de nationalité néerlandaise.

Au même Salon on admira des aquarelles extraordinairement robustes et ressenties, — quais de villettes au port dormant, béguinages, portails d'églises vétustes, — dues à Mme Kathi Gilsoul, la femme du réputé paysagiste; puis de belles compositions de M. Gaston La Touche (*Vision antique*, *Maison des Champs*, *Soir d'automne*), recommandables surtout par de merveilleuses colorations; de non moins brillants mais plus intenses Van der Waay; des impressions très caractéristiques rapportées de Hollande par M. Ch. W. Bartlett; des Mellery nerveux et cambrés, austèrement païens, et qui font songer à des projets de décoration pour un temple de la farouche Diane; des Khnopff au charme non moins aristocratique, mais plus profanes et plus soucieux de plaire; des Eugène Smits et des Delaunay, d'ordre très élevé aussi, sans omettre les habiles virtuoses : Staquet, Uytterschaut, Cassiers, Binjé, Hagemans, Marcette; Abry, etc., etc.

Notre petit monde de peintres a été mis en effervescence comme une fourmilière saupoudrée de poivre, par le séjour que fit ici, vers la fin de l'automne, M. Bénédite, le directeur du Musée du Luxembourg. On n'avait pas tardé à savoir que ce fonctionnaire de goût et d'initiative se propose de réunir peu à peu dans votre grand Musée moderne une représentation aussi complète que possible des peintres et statuaires belges.

marquants. Vous devinez ce qu'on s'est remué et enfiévré dans le monde des ateliers, à quel luxe d'intrigues, à quelles ruses d'apaches nos broyeurs de couleurs ont eu recours pour amorcer ce personnage providentiel jusque devant leurs chevaux! Saint Nicolas et le bonhomme Noël, apporteurs de nanan, ne sont pas attendus avec plus de convoitise par la marmaille que M. Bénédite l'était par nos barbouilleurs de toutes les catégories.

Il faut dire à la louange de celui-ci qu'il a montré beaucoup de tact, de goût, de flair et de prudence. Il n'est entré en rapport qu'avec des peintres ayant autre chose pour eux qu'un sordide esprit de lucre et qu'une malice d'industriels réclameurs. Jusqu'à présent, il a fait l'acquisition d'un très beau paysage de M. Victor Gilsoul, *Soir de temps gris*, d'un *Vieux Quai en novembre* de M. Albert Bartsœn, et du *Zonneschijn* (temps ensoleillé) de M. Emile Claus. M. Eugène Lærmans, le peintre si personnel et si merveilleusement autochtone dans son pathélisme plastique et coloriste, comptera sans doute parmi les prochains élus introduits au Luxembourg, où figureraient déjà Léon Frédéric et Constantin Meunier.

Depuis quelque temps nous avons à nous louer des procédés de notre Commission des Musées royaux de peinture. Ce collège semblait se laisser guider par les plus jeunes et aussi les plus compétents de ses membres, et elle marchait d'accord aussi avec M. Ernest Verlant, le meilleur directeur des Beaux-Arts, je crois, depuis que lesdits Beaux-Arts sont officiellement dirigés. Mais voilà que les vieux commissaires viennent de commettre une de ces gaffes pour lesquelles ils s'étaient fait si souvent conspuer autrefois. C'est l'*Art Moderne*, toujours jeune et militant, qui nous révèle cette incartade. Au Salon de Gand, sur la proposition de M. Verlant, l'Etat avait fait choix d'une douzaine de toiles destinées à notre Musée moderne. C'étaient entre autres une composition d'Emile Claus, une nature morte d'Alfred Verhaeren, le truculent coloriste, cousin du poète, une superbe toile de Charles Cottet, le maître breton, une lumineuse composition de René Ménard, l'esquisse si admirée au dernier Salon du Champs-de-Mars : la *Nuit après la bataille de Langside*, et enfin le *portrait du Maire de Riomoro et de sa femme*, par le peintre espagnol Zuloaga, etc., etc.

« Ce fut avec joie, dit M. Octave Maus, que les artistes et le public saluèrent cette consécration officielle de l'art indivi-

dualiste, cet aboutissement de vingt années de lutttes ardentes enfin closes par un triomphe décisif. »

Mais les fossiles et les tardigrades de la Commission des musées ont tenté un dernier effort pour enrayer le mouvement victorieux de l'art neuf. Ils ont sournoisement *refusé* d'accueillir au Musée les œuvres que je viens de citer, ou du moins n'ont-ils consenti à recevoir que cinq toiles sur les treize acquisitions du gouvernement. Cet acte de sénile arbitraire provoque une grande indignation dans nos cercles artistiques et M. Octave Maus va jusqu'à réclamer la révocation des « obstructionnistes ». Au fait, ces vieillards maussades et quinteux ont fait leur temps et nul ne regretterait de les voir rentrer dans la vie la plus privée pour laisser le champ libre à l'intelligente action de leurs collègues plus jeunes, MM. Cardon, Wauters et Robie, à qui on adjoindrait des personnalités de leur trempe et capables de les seconder.

L'abus d'autorité commis par les vieux refusards est d'autant plus criant qu'il se produit au moment même où, comme je vous le disais, l'Etat français montre pour les peintres belges des dispositions si accueillantes. A l'heure où MM. Claus, Baertsoen et Gilsoul, entre autres, voient leurs œuvres entrer au Luxembourg, il est — comme le constate M. Maus — d'un suprême bon goût et d'une courtoisie exquise de jeter au nez de deux artistes français universellement admirés les portes du Musée de Bruxelles !

Je vous ai souvent fait l'éloge de M. Charles Buls, notre bourgmestre ou notre *mayer*, pour me servir d'une expression locale. C'était un homme de goût, cachant sous des dehors secs, frigides et jansénistes, des sentiments élevés et même ardents, un lettré chérissant sa bonne ville de Bruxelles et la voulant non seulement florissante, propre et cordiale, mais tenant surtout à la voir décorative et belle. Ainsi on lui doit la restauration et l'achèvement de cette Grand'Place de Bruxelles qui fait notre joie esthétique et l'admiration de tous les étrangers. Or, M. Buls, las et je crois même dégoûté de de la vie politique et administrative, a donné sa démission de premier magistrat communal pour entreprendre un long voyage d'études dans l'Extrême-Orient. Les artistes d'ici, qui lui doivent tant, n'ont pas voulu le laisser partir sans lui offrir un témoignage public et durable de leur estime et de leur gratitude. A cet effet, ils ont fait ciseler par l'un deux, M. Victor Rousseau, un jeune sculpteur de fière et bien per-

sonnelle valeur, une plaque commémorative en bronze dont ils ont revêtu une des maisons de guildes réédifiées, sur le Grand Marché, par les soins du bourgmestre démissionnaire. Cette plaque, encadrée de deux branches d'acacia, porte au centre une Renommée dont le bras élève une cassolette fumante et qui se détache sur un fond architectural représentant la maison du Roi (*Broodhuis*) et quelques pans de façades de la place. L'ensemble est d'un gracieux et sobre effet. Une inscription reconnaissante rapproche le nom de Charles Buls de ceux des maîtres architectes brabançons des x^v^e, xvi^e et xvii^e siècles qui construisirent l'Hôtel de ville, et les autres hôtels réparés ou totalement rebâties sous l'administration de notre dernier *mayeur*. Cette plaque a été inaugurée le mois dernier au milieu d'un grand concours d'artistes et en présence de M. Charles Buls. En des termes bien trouvés, vibrants et pittoresques, M. Edmond Picard a dit la signification et la dédicace de cette œuvre. « Si elle va administrativement à la Ville, c'est à vous seul, M. le bourgmestre, qu'affectueusement elle est destinée, a constaté l'éloquent interprète des artistes. Car, a-t-il continué, vous, le premier, avez compris que, à côté des grandes forces sociales, l'industrie, le commerce, le droit, et tant d'autres, il en était une autre encore; jusqu'à présent plus négligée, l'Art, qui devait prendre place sinon en tête de celles-là, du moins au même rang. Et vous avez non seulement compris, mais vous avez proclamé par votre exemple que l'art n'est pas un simple amusement, mais une force sociale qu'il faut aimer, honorer, servir et répandre à l'égal des autres puissants facteurs qui font croître et progresser les humanités. »

→ Les théâtres, très florissants, ne nous convient qu'à de rares spectacles artistiques. Le théâtre de la Monnaie a repris avec un gros succès la *Princesse d'Auberge* de MM. Jan Blocka et Nestor De Tièce, et il nous offrira sous peu un *Thyl Uilenspiegel* du même musicien, avec paroles de MM. Lucien Solvay et Cain. Nous avons eu de fort jolies représentations de *Cendrillon*, de Massenet, avec MM^{mes} Landouzy, Maubourg, Lala Miranda, Homer et M. Gilibert dans les rôles principaux, et des soirées vraiment belles consacrées au *Tannhauser* de Richard Wagner, et où le ténor Imbart de la Tour, le baryton Séguin, MM^{mes} Ganne et Claessens se maintinrent à la hauteur souhaitable. Puis la Brema est venue nous chanter *Orphée* et...
 L' *Attaque du Moulin* de cet aigre et ranci Monsieur Bruneau.

Le Théâtre Molière a brillé au tout premier rang de nos scènes de comédie avec de superbes représentations de la *Nouvelle Idole* de M. de Curel, encore plus admirée et goûtée ici que chez vous. Il est vrai que l'interprétation n'aurait pu être plus magistrale. Henry Mayer, rappelé, depuis, à Paris, nous donna une impression de grand art que nous n'avions plus éprouvée depuis bien longtemps, et il fut merveilleusement secondé par Mlle Anne Radcliffe, la plus en vue de nos comédiennes. Après la *Nouvelle Idole*, M. Munié, l'avisé directeur du Molière, nous fit entendre l'*Avenir*, la pièce rosse d'Ancey, et les *Gaîtés de l'Escadron*, les tableaux honsenfants de Courteline.

Le théâtre du Parc, concurrent loyal et très actif du Molière, avec lequel il partage le premier rang, nous a gratifié de quelques bons spectacles classiques, puis du *Torrent* de Maurice Donnay, qui n'eut pas à Bruxelles un succès moins franc qu'à Paris. M. Emile Verhaeren fit récemment, au Parc, une substantielle et bien neuve conférence sur Racine, dans laquelle il établit que le poète d'*Andromaque* n'était ni le poète pédagogique, ni le poète élégiaque et féminin, ni même le poète courtois que nous ont représenté les grammairiens, les pions, les posticheurs ou même de grands esprits, comme Hippolyte Taine. Peut-être Verhaeren, en contestant la « théorie des milieux » de celui-ci en ce qu'elle a d'un peu absolu et exclusif, a-t-il plutôt justifié cette théorie? En effet, si les talents correspondent au milieu dans lequel ils naissent, les génies sont aussi les produits de ce milieu par l'opposition, l'antithèse même que leur œuvre présente avec celle des esprits conformes. En ce sens Rembrandt, tragique et poignant, est une protestation contre la matérialité ou la basse sensualité de la peinture hollandaise du xvii^e siècle, tout comme le noble et presque hiératique Puvis de Chavannes s'explique par réaction contre l'art chic, virtuose et névrosé de ces temps. Qu'on le déteste ou qu'on l'affectionne, on est toujours influencé par son milieu. Et ce n'est point soutenir un paradoxe que d'affirmer qu'à ceux qu'elle aura indignés et révoltés jusqu'aux éclairs du génie, une contemporanéité oppressive et même persécutrice aura précisément été le plus salutaire et providentielle. Pour ne parler que de notre petite Belgique et de ces derniers temps, j'entretiens la ferme conviction que c'est le prosaïsme et la vulgarité ambiante, la paludéenne et torpide abjection intellectuelle de ce pays jusque vers l'an 1880, qui a

fait surgir dans nos opaques ténèbres cette superbe et véhé-
mentement pléiade poétique dont Verhaeren fut une des constella-
tions les plus inattendues!

Puisque je vous parle de Verhaeren, apprenez encore qu'on
représentera très prochainement au théâtre du Parc son *Cloître*,
avec, comme lever de rideau, la *Mort aux Berceaux*, ce
mystère d'Eugène Demolder, le plus luxuriant de nos conteurs.
dont la *Route d'Émeraude* affriande ses compatriotes autant
qu'un opulent festin.

Au théâtre des Galeries, après une fort agréable opérette
de MM. Garnir, Vierset et Lanciani, l'*Amour au Moulin*,
on retourne à Offenbach, au dieu même, au créateur du genre
Bouffe, et au moment où vous recevrez cette chronique *Orphée
aux Enfers* fera retentir ses bacchanales et trépigner ses
chahuts échevelés.

A l'Alhambra, c'est un défilé de tous les mélodrames célè-
bres depuis l'ère de Victor Séjour et Anicet Bourgeois jus-
qu'à Dennery et Pierre Decourcelle. Flattant l'actualité et
l'opinion publique, très emballée ici pour les Transvaaliens
aux prises avec les Mercenaires des « Chartered Companies ».
ce théâtre nous représentera la guerre des Boers en pièce à
grandissime spectacle...

→ Ah ! s'il n'y avait que d'innombrables théâtres ! Mais nous
sommes bourrés, saturés de musique. Les séances de musi-
que de chambre, les quatuors sévissent dans les moindres
salles où l'on puisse loger quelques amis complaisants et at-
tirer quelques compte-rendeurs bénévoles. Il n'est si mince
échappé du conservatoire ou si contestable élève d'Ysaye qui
ne s'improvise quartettiste en chef et n'organise non pas une
séance mais une série de soirées à programme ambitieux ! Ce
n'est plus Euphonia, la ville musicale créée par Berlioz, mais
bien Cacophonia ! Heureusement à côté de cette musique en-
combrante et arriviste il y a quelques vraiment beaux concerts.
Les grandes matinées Ysaye et Dupont ainsi que les concerts
du Conservatoire demeurent les plus relevées de ces fêtes mu-
sicales. Aux concerts Ysaye nous avons applaudi la *Symphonie*
n° 3 de M. Alberic Magnard et le prélude de *Sancho* de
M. Jacques Daleroze. Mme Litwinne vint nous chanter, en
interprète passionnée, la fin de *Tristan* et celle du *Crépuscule
des Dieux*. Au Conservatoire, le père Gévaert, le vieil empe-
reur comme l'appelait à la fois respectueusement et familiè-
rement Henri Maubel, nous prépare une audition d'*Alceste*
de son tant adoré Gluck.

J'aurai probablement à vous entretenir, dans ma prochaine chronique, de *Quentin Massys*, un drame lyrique de deux artistes d'ici, MM. Raphaël Verhulst, poète et romancier flamand, et Emile Wambach, un des meilleurs compositeurs sortis de l'école nationale fondée et dirigée par Peter Benoit. La première de cette œuvre aura lieu au théâtre lyrique d'Anvers. M. Wambach débuta il y a quelque vingt ans comme violoniste, et je me rappelle le triomphe qu'il remporta dans un concert consacré à l'œuvre de Saint-Saëns et où il joua, en présence de ce maître, le solo si avantageux dans le prélude du *Déluge*. Saint-Saëns l'embrassa, l'exalta et lui promit le plus brillant avenir. Dans la suite, M. Wambach, qui est aussi un consciencieux organiste, s'adonna à la composition et, devenu maître de chapelle à la cathédrale d'Anvers, il écrivit de nombreux morceaux religieux, ainsi que des cantates, des drames, des mélodies et des airs concertants. Il est actuellement, malgré ses quarante-cinq ans, un des « jeunes » les plus en vue du groupe musical d'Anvers.

Dans ma dernière chronique, je vous parlais du bon poète Emmanuel Hiel. La mort vient d'emporter un autre écrivain flamand de réel mérite, l'abbé Guido Gezelle, décédé à Bruges. C'était un poète et un érudit qui se servait du dialecte west-flamand, c'est-à-dire du flamand de la Flandre Occidentale. Il a publié des œuvres didactiques et une série de poèmes dont quelques-uns, tels *Kerkhofblæmen* (Fleurs de cimetière), sont des chefs-d'œuvre. Il dirigeait aussi des revues littéraires et prenait une part active et très profitable aux travaux de l'académie flamande, créée il y a quelque dix ans pour répondre au vœu d'une notable partie de la population lettrée du pays.

GEORGES EEKHOUD.

P.-S. Au moment de vous envoyer cette chronique j'apprends la mort de Joseph Dupont, l'éminent chef d'orchestre, professeur d'harmonie et directeur des Concerts Populaires.

LETTRES ITALIENNES

Alfredo Oriani : *Vortice*. — Ugo Valcarenghi : *Politica conjugale*. — G. Grimaldi : *Maternità*. — J. V. Brusa : *Il fiume rosso*. — G. Lipparini : *L'elogio delle acque*. — G. Anastasi : *La Salvezza*. — J. Gelli : *I duelli mortali del Secolo XIX*. — G. Antona Traversi : *La Scuola del marito*. — Traductions. — *Revue*. — *Memento*.

Vortice, roman, par Alfredo Oriani, un auteur qui, quand